Variety - Saturday May 10th 1997

MA VIE EN ROSE

(FRENCH-BELGIAN-BRITISH — DRAMA — COLOR)

A Sony Pictures Classics (in U.S.)/Haut & Court release (in France) of a Haut & Court, La Sept Cinema, TF1 Films Prod. (France)/WFE, RTBF (Belgium)/Freeway Films (U.K.) production, in association with CAB, with participation of Canal Plus and CNC. (International sales: TF1 Intl., Paris.) Produced by Carole Scotta.

Directed by Alain Berliner. Screenplay, Chris Vander Stappen, Berliner. Camera (color), Yves Cape; editor, Sandrine Deegen; music, Dominique Dalcan; production design, Veronique Melery; costume design, Karen Muller Serreau; sound (Dolby), Ludovic Henault, Philippe Baudhuin, Thomas Gauder; flight effects, Brice Lajeunesse; special effects, SPARX; casting, Brigitte Moidon. Reviewed at Max Linder Panorama Theater, Paris, Feb. 21, 1997. In Cannes Film Festival (Directors Fortnight). Running time: 90 MIN.

Hanna ..... Michele Laroque
Pierre ..... Jean-Philippe Ecoffey
Elisabeth ..... Helene Vincent
Ludovic ..... Georges Du Fresne

With: Daniel Hanssens, Laurence Bibot, Jean-Francois Gallotte, Caroline Baehr, Julien Riviere, Marie Bunuel.

Ma Vie en rose" explores a young boy's gender confusion and its repercussions on his family with a sure hand and a bright eye. Director and co-scripter Alain Berliner's audacious take on nature vs. nurture melds outstanding central perfs and deceptively jaunty production design to yield an entertaining and thought-provoking debut effort with near-universal emotional resonance. Helmer, scripter and producer can trade in their rose-colored glasses for real shades, as this pic's future in European and offshore arthouses looks mighty bright.

Pierre (Jean-Philippe Ecoffey) and Hanna (Michele Laroque) celebrate their arrival in a manicured Paris suburb with a housewarming lawn party at which their 7-year-old son, Ludovic (Georges Du Fresne), appears before the guests dressed as a fairy princess.

The couple, who have two other sons and an adolescent daughter, assume that Ludo, with his Prince Valiant helmet of hair and his attachment to dolls and girlish finery, is going through a phase. But Ludo speaks with matter-of-fact certainty of marrying their neighbor's son, Jerome, when he grows up.

Jerome, whose father is Pierre's boss, sees nothing wrong with this plan and even participates in a mock wedding ceremony. But Jerome's horrified parents assure him he'll go to hell if he continues to play with Ludo.

Pic skillfully navigates between a child's well-meaning actions and the mild-to-major shock waves that radiate toward his classmates, parents and neighbors. The candy-colored community, so welcoming on the surface, turns out to be full of easily spooked hypocrites bent on the narrowest definition of acceptable behavior. Sensitive, imaginative and too young to understand why his heartfelt aspirations create an uproar, Ludo innocently provokes a series of incidents that lead to ostracism of his family.

Lensing — which favors shots from on high — effectively draws viewers into Ludovic's p.o.v., translating his joys as well as his guilt and discomfort as adults try to impress upon him that he's not going to be a girl when he grows up. Ludo's devotion to a Barbie-like doll called Pam, whose ideal fantasy world occupies his daydreams, is amplified via nifty effects work, as is the boy's rather original interpretation of what might have gone wrong when God was passing out chromosomes.

Precocious tomboys turn up every so often in the movies, but "Ma Vie" tackles the far rarer concept of a young male child who feels he should be allowed to dress and behave as a girl. Crucial to pic's impact is an utterly convincing job by tyke thesp Du Fresne, who renders Ludo's search for acceptance poignant and compelling.

Laroque — one of the most versatile comediennes in France today — is finesse incarnate in her portrayal of maternal love mixed with dismay. She expertly conveys a wife and mother's growing fear of what lies ahead for her son if she or her increasingly beleaguered husband should fumble in handling the thorniest problem they've ever faced.

Supporting cast, including lots of kiddies, is fine, and use of incidental music is top-notch.

Pic is maiden feature production for indie distributor Haut & Court, currently co-producing with Franco-German cultural web Arte a series of pics set on Dec. 31, 1999, and helmed by a global slate of young directors, including Berliner. *—Lisa Nesselson*

Le Soir du mercredi 28 mai 1997

Avant tout le monde, Elisabeth (Hélène Vincent) a affronté la différence de son petit-fils (Georges Du Fresne) sans peur et avec amour.

«Ma Vie en rose»

Féroce, tendre et généreux. A voir

Ce jour-là, Dieu devait sans doute avoir la tête ailleurs. C'est du moins ce que pense Ludovic (Georges Du Fresne) de sa naissance. Comment expliquer autrement le méli-mélo génétique dont il se dit victime. Car Ludovic, dix ans, le sent dans sa chair et dans sa tête : il est une fille et il suffit de retrouver le Y égaré par Dieu pour régulariser son état et lui permettre de se marier, un jour, avec son copain Jérôme (Julien Rivière).

Ce qui est normal pour soi ne l'est pas forcément pour les autres! Alain Berliner, qui affirme dès son premier long métrage une maîtrise, un style, une âme, réussit une variation douce-amère sur le thème en contant avec humour, tendresse et férocité l'histoire d'un petit garçon qui rêve d'être une petite fille. La force de «Ma Vie en rose» vient du regard profond et profondément humain que notre compatriote pose sur nous-mêmes. Parce que le traitement est tendre et généreux, que Berliner n'omet pas les propres contradictions de chaque personnage, parce qu'il décrit le rejet comme un acte de survie plutôt que comme une rationalité. Il fouille du côté de la peur de l'autre, de l'incompréhension, du rejet, des dégâts d'un regard intolérant. Il décrit avec naturel les réactions des parents (Michèle Laroque et Jean-Philippe Eccofey) désarçonnés devant leur fils, les attitudes apeurées des voisins (Laurence Bibot et Bernard Hanssens).

A l'inverse d'un Jaco Van Dormael et de son «Huitième Jour», dont les scènes oniriques sont là pour adoucir le propos, Alain Berliner fait appel à la méthode à contre-pied. S'il entraîne le spectateur dans le monde technicolor d'une poupée Barbie, c'est pour mieux exprimer la douleur d'une violence plus insidieuse que les coups, celle qui blesse au cœur. Car Berliner va bien au-delà du rose qui colore les rêves. Il s'installe au cœur du réel, qui se décolore progressivement. Et il le fait entouré d'acteurs excellents, du petit Georges Du Fresne, magnifique, à Hélène Vincent, en grand-mère si positive dans son non-conformisme. Tous en émotion parfaite avec leur personnage.

Il n'y a pas de haine dans «Ma Vie en rose», seulement la description de la bêtise engendrée par la peur et l'ignorance. Ce film est notre miroir. A voir absolument.

FABIENNE BRADFER

7. Mai 1997
PMA-Nr. 112.2672 Wemf: 186000
1000 Lausanne Auflage: 36281*
Le Nouveau Quotidien

Dans tout ce noir, vive le pastel!

Chaque année à Cannes, un petit film devient grand par la grâce du bouche-à-oreille. En général, on le trouve dans les sections parallèles: la Quinzaine des réalisateurs ou la Semaine de la critique. Souvent, ce sont des premières œuvres: «Toto le Héros», «Leolo» ou «Muriel's Wedding». Ils ont en commun d'imposer un style personnel, de traiter de sujets «sensibles» et d'émouvoir par leur morale enjouée. Au vu de ces critères, «Ma vie en rose», d'Alain Berliner, avec Michèle Laroque et Jean-Philippe Ecoffey, pourrait bien créer la surprise. Coproduit par la Suisse (CAB Production, Lausanne), ce premier film (en course donc pour la Caméra d'or) raconte l'histoire d'un petit garçon, Ludovic, persuadé d'être une petite fille. Il fait pipi assis, pille la garde-robe de la sœur de son «futur mari», n'aime pas se déshabiller devant les garçons, joue à la poupée et se réjouit d'avoir mal au ventre, signe qu'il aura bientôt ses règles.

La bonne idée d'Alain Berliner est d'avoir récusé toute l'artillerie psychologique: il n'expose pas un cas et ne l'explique pas davantage. Ludovic pense être une fille; apprend des autres – parfois méchamment – qu'il ne l'est pas et désire de toutes ses forces le devenir. Point. Le film, entièrement au service de son héros, va donc tenter d'exaucer son vœu. Comment? En faisant du cinéma un véritable outil de magie. Alain Berliner témoigne d'une foi si grande dans la fiction et ses audaces qu'il rend tout crédible, du suicide (raté) d'un enfant par congélation aux effets spéciaux les plus kitsch. «Ma vie en rose», c'est à la fois le monde d'Alice revu par Barbie et celui d'«Edward aux mains d'argent» repeint aux couleurs de la France profonde: une manière de raconter l'enfance sans la prendre en otage. Amoral, délicieusement. **M.-C. M.**

«MA VIE EN ROSE». Sortie en Suisse romande le 30 mai.

6. Juni 1997
PMA-Nr. 112.2759 Wemf: 58000
1820 Montreux Auflage: 22580*
La Presse Riviera/Chablais

«Ma vie en rose», d'Alain Berliner

Tu seras un homme, mon fils

F16/11

Une agréable surprise. Avec ce premier film, le Belge Alain Berliner se révèle comme un réalisateur d'avenir. Cette comédie dramatique raconte l'histoire d'un petit garçon persuadé d'être un fille. Tabous de la société, fragilité humaine: un long métrage tendre, pudique et vrai.

Voilà un sujet que l'on a peu l'habitude de voir traité au cinéma. Parce que c'est délicat, parce que l'on n'a pas de vraie réponse au problème.

Pour son premier film, présenté à Cannes lors de la Quinzaine des réalisateurs, le réalisateur belge Alain Berliner n'a donc pas choisi la facilité; il s'en sort pourtant très bien.

C'est au moment où Ludovic (Georges Du Fresne, au premier plan) veut partager ses rêves avec un camarade que le rejet de la société se manifeste.

Un joli quartier de pavillons dans une banlieue anonyme. Autrement dit, un village, avec toutes les incidences communautaires imaginables. Une famille vient de s'y installer avec ses quatre enfants et organise une fête où tout le voisinage est invité.

Lorsque l'enfant apparaît, c'est la stupeur pour ses parents. Celui que l'assistance imagine être une petite fille ayant tenté de se transformer en femme à coups de maquillage, bijoux et escarpins n'est autre que Ludovic (Georges Du Fresne), un petit garçon trouvant normal de se grimer pour changer de sexe.

Simple caprice d'un jour? Voire. Ses parents, Hanna (Michèle Laroque) et Pierre (Jean-Philippe Ecoffey), réalisent petit à petit que leur enfant se prend réellement pour une fille.

Le problème prend vite une ampleur considérable. Les voisins prennent conscience de la différence de Ludovic sans bien sûr l'accepter, les parents sont désemparés par l'entêtement de leur fils à ne pas accepter son sexe.

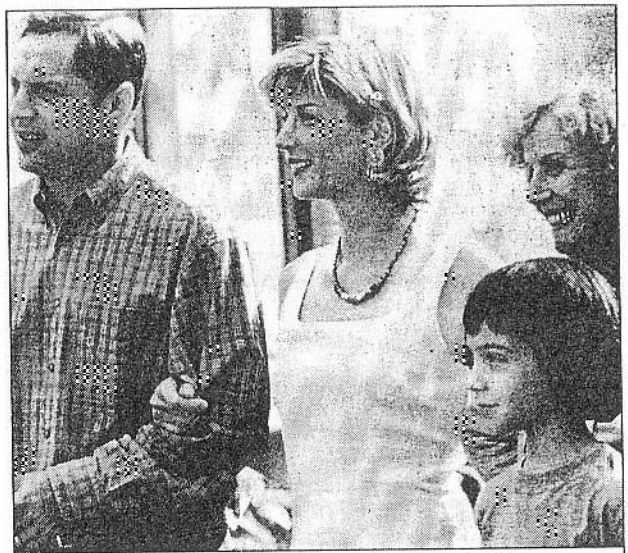
On imagine sans difficulté la masse de questions que peut poser un tel scénario. Sur l'enfant, sur ses parents, sur l'entourage et finalement sur la société.

La richesse du film est de continuellement plonger le spectateur dans l'univers de Ludovic. Des séquences volontairement kitches peignent un monde tout rose fait de magie et de douceur. L'«anormalité» de l'enfant n'en paraît que plus naturelle, si l'on peut dire, et en même temps insoluble.

Pour graviter autour du jeune personnage, Berliner a choisi les justes acteurs, criant d'impuissance et de souffrance. Sa caméra ne s'égare pas, elle saisit les moindres réactions humaines et cerne en même temps les traits de l'environnement.

Bref, on a l'impression que c'est l'exacte manière de traiter un sujet délicat, sans réponse et somme toute peu connu. En se permettant même parfois un brin de légèreté et d'humour.

Grégoire Nappey



L'image du bonheur, quand une famille (Jean-Philippe Ecoffey, Michèle Laroque, Hélène Vincent et Georges Du Fresne) oublie que son enfant est différent.

● Avec Michèle Laroque, Jean-Philippe Ecoffey, Hélène Vincent, Georges Du Fresne. France/Belgique/Angleterre, 1997, 1 h 28. A Vevey.

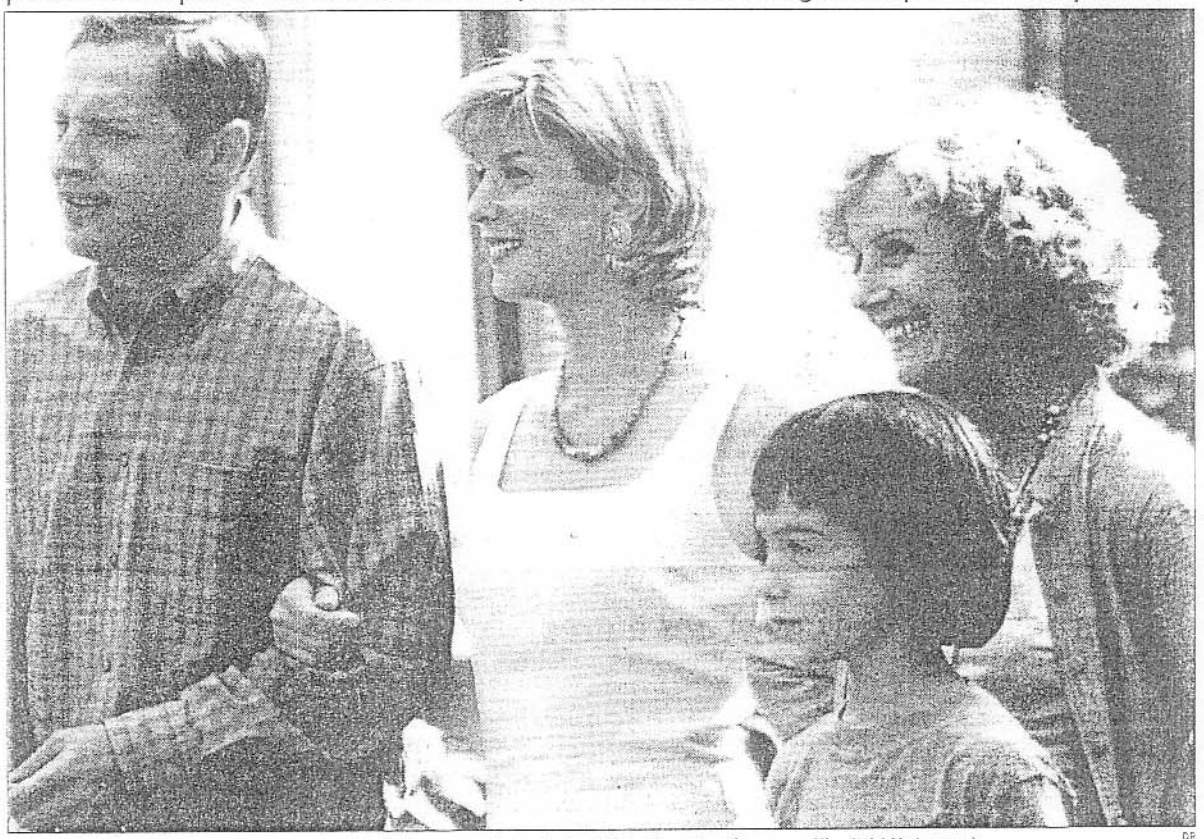
31. Mai 1997
PMA-Nr. 112.2592 Wemf: 96000
1200 Genève Auflage: 29454*
Journal de Genève et Gazette de Lausanne

Petit garçon deviendra fille... Conte de la différence, ode à la tolérance

F16

Le Belge Van Dormael ayant fait école, son compatriote Alain Berliner reprend à son compte la féerie enjouée de *Toto le Héros*. Dans *Ma Vie en rose*, les tulipes ne dansent pas sur un air de Charles Trenet, mais une Barbie de rêve guide les pas d'un hermaphrodite.

Ma Vie en rose, France/Belgique/Angleterre 1997, d'Alain Berliner, avec Michèle Laroque, Jean-Philippe Ecoffey, Hélène Vincent, Georges Du Fresne (Rex à Genève, Palace à Lausanne)



Portrait d'une famille ordinaire où point l'ombre de la différence: papa bourru (notre J.-P. Ecoffey national), maman câline (Michèle Laroque), «Granny» juvénile (Hélène Vincent) et Ludovic, petit ange aux manières androgynes. DR

A la faveur d'un avancement, Pierre et Hanna Fabre, leurs quatre enfants sous les bras, emménagent dans un pavillon résidentiel. Au bout de leur rue, on devinerait presque la maison où, après-guerre, vivait ce fameux Toto le Héros qui se croyait victime d'une usurpation identitaire: mêmes plates-bandes fleuries, mêmes couleurs rutilantes, même entrain familial à aborder un bonheur nucléaire. Et, bientôt apparente, même obsession (toute wallonne?) relative à la définition du moi.

Indécrottables certitudes

Les Fabre ont invité la combourgeoisie du coin à pendre la crémaillère: la ronde des préparatifs entraîne dans son mouvement les ménages voisins. Uniformément, les femmes s'ornent de leurs atours, les hommes se reprennent à nouer leur cravate et les marmots jouent distraitement avec la trousse de maquillage de leur mère. Deux garçonnets mettent à cette dernière activité plus de soin que les autres: Jérôme, qui marque une préférence floue pour la frange masculine de ses congénères, et Ludovic, le cadet des Fabre, auquel son indétermination juvénile inspire un goût marqué du travestissement féminin.

Au moment du barbecue, lorsque celui-ci surgit fardé, chargé de bijoux et attifé d'une longue robe rose, la gêne parentale répond à la stupeur des invités. L'incartade est vite sous contrôle; on décrète le caprice exceptionnel et on promet que ça ne se reproduira plus. Pas si simple: du haut de ses sept printemps, Ludovic a déjà d'indécrottables certitudes. Dieu aurait perdu son chromosome Y, il va grandir en devenant fille et, en attendant de se marier avec Jérôme, il va bénéficier des conseils de deux fées également bienveillantes. Sa mémé Granny, qui cultive le même penchant à se déguiser – mais en jeunesse quant à elle –, et Pam, la Barbie héroïne d'une série télé qui l'emporte à sa demande dans un univers de chansonnettes et de décors kitsch.

Non, rien n'y fait: la prédilection récidiviste de Ludo pour les tissus à fleurs, les cheveux longs et les poses efféminées triomphent successivement des coups de sang de ses parents, des séances chez la psychologue et de l'ostracisme prononcé par ses camarades... Il faudra que la famille au complet soit mise au ban, que le papa perde son emploi et que la maman réinstalle sa nichée dans un quartier populaire de Clermont-Ferrand pour que la pilule passe enfin. Et que la différence de Ludovic, plus proche de Peter Pan que d'un pédéraste en herbe, soit admise par son entourage. La «tapette» acceptée comme simple enfant en devenir, toute sa tribu se sentira libérée, et réconciliée de surcroît avec ses propres particularités enfouies.

Thème rare

Rares sont les films à s'être ouvertement attelés au thème de la féminité sommeillant en tout mâle. On se souvient des *Trois Hommes et un couffin* de Coline Serreau, qui aspiraient secrètement au privilège de l'enfantement; ou du *Ed Wood* de Tim Burton, qui s'adonnait à la volupté d'un pull angora.

Dans son premier long métrage, le cinéaste belge Alain Berliner se penche adroitement sur ce cas d'un «garçon-fille» dont il adopte le point de vue à l'instar de Jacques Doillon avec *Ponette*.

Conjuguant naturalisme et féerie, *Ma Vie en Rose* passe de la gravité à la frivolité, puis du ton satirique au lyrisme technicolor: «Comme dans une œuvre de Magritte, j'aime qu'il fasse jour et nuit en même temps», note l'auteur. Pour donner chair à sa fable, il s'entoure de comédiens bien sentis: Jean-Philippe Ecoffey en figure paternelle atteinte dans sa virilité, Michèle Laroque en mère au bord de la crise de nerfs (enfin appréciable dans un autre registre que celui de rigolote Rive-droite), et surtout le gracile Georges Du Fresne qui, en parfait haute-contre de l'écran, habite littéralement la notion d'androgynie.

Lui-même paré de ces beaux atours, Berliner entonne son ode à la tolérance en marchant scrupuleusement sur les traces de l'édification éclairée telle que l'a testée Françoise Dolto. Le rejet, le conformisme, le «regard oblique des passants honnêtes» sont stigmatisés d'entrée, en connivence avec un public considéré comme éduqué d'avance. Reste que, malgré ses nobles intentions, le réalisateur ne parvient pas à distribuer sa matière sur quatre-vingt-huit minutes, laissant aux dialogues davantage qu'à la narration le soin de creuser le sujet. Les bonnes intentions, les facilités psychologiques et l'influence stylistique de Jaco Van Dormael empêchent précisément *Ma Vie en rose* d'affirmer son identité de vrai bon film.

Katia Berger